

ARTS
140. Faubourg Saint-Honoré - VIII.

8 JUILLET 1964

21 JUILLET 1964

AU MUSÉE MUNICIPAL D'ART MODERNE

on ne sauvera pas l'École de Paris en imitant New York

UN revolver, un trou de serrure, des cartons (de tir), des pigeons (de tir), des pipes (de tir), un réveille-matin à patte (symbolisant peut-être le temps qui court), Mickey, le dollar, des phallus enrhumés, Tintin, Donald, Esso, Bugs Bunny, des pin up, des pièges à souris, des instruments de torture, des blousons noirs, Johnny Hallyday, des houpettes et du néon, Bonaparte et la reine Mariana, des prises de courant, les gens des bidonvilles, le nègre de Bania — telles sont quelques-unes des pièces à conviction que Gérard Gassiot-Talabot a réunies sous le titre : « Mythologies quotidiennes ».

Toutes ces choses et ces gens sont en général peints, parfois seulement photographiés, ou même c'est l'objet lui-même présenté dans sa vérité toute nue. Le but de cette exposition qui réunit 35 artistes et une centaine d'œuvres est de nous démontrer qu'un grand nombre de peintres de l'École de Paris ont pris conscience de problèmes dont les pop artists américains prétendent avoir le monopole. On pense aussitôt à la politique de Gribouille qui se jette à l'eau de peur d'être noyé.

Le but de Gérard Gassiot-Talabot et des artistes qui ont monté avec lui cette exposition n'était pas de vouloir prouver qu'il existait un pop art français, ce qui eût été puéril, mais au contraire de souligner, nous dit Talabot, que « face à l'objectivité monumentale du pop art les peintres réunis au Musée Municipal d'Art Moderne manifestent la volonté d'un objectivisme créateur qui reste

dans le goût et dans l'esprit de la peinture européenne ».

Et de citer à l'appui les précédents de Picasso, de Dubuffet, de Matta. Mais Rauschenberg, Jasper Johns et Jim Dine, qui étaient classés à la Biennale de Venise parmi les pop artists américains, ne sont-ils pas, eux aussi, à cheval entre l'expressionnisme abstrait ou non et le pop? Les pop artists anglais que nous avons pu voir à la Biennale de Paris 1963 ne mêlent-ils pas un humour de la mythologie quotidienne à un goût classique de peindre? Bertini a-t-il gagné à introduire des photos sérigraphiées dans sa peinture, ce qui le rapproche de Rauschenberg et de Warhol? Cette technique mise au point par les deux artistes américains susnommés est florissante au Musée Municipal d'Art Moderne puisqu'on la retrouve également chez Berni, Beynon, Raysse, Klasen et l'ex-marchand de tableaux Michel Warren qui, tout comme les Américains Alex Kats et Weselmann, mêle adroitement Matisse et le pop.

Tout cela est plutôt accablant pour l'École de Paris, et ce ne sont pas les œuvres délibérément pop de Martial Raysse, Pistoletto, Raynaud, Klasen, qui peuvent arranger les choses. Elles démontrent simplement, et il serait vain de le cacher, que le pop art américain exerce une grande fascination sur les jeunes artistes européens et que certains lui sacrifient même allégrement la peinture. Après la colonisation de la peinture anglaise, celle de la peinture française commence.

Toutefois, cette exposition a le mérite de mettre l'accent

sur des précurseurs de l'esthétique du constat comme Réquichot, ou du comic-strip en peinture, comme Arnal et Foldès. Ceux-là ne doivent rien à l'École de New York, et ils ont même devancé des tendances qui y sont devenues florissantes. L'idée de transposer les bandes dessinées dans la peinture, que l'on trouve chez Rancillac, Foldès, Arnal, Gaïtis, Voss, Télémaque, Saul, me semble d'ailleurs surtout parisienne, bien que l'Italien Perilli l'ait exploitée depuis longtemps.

Gassiot-Talabot a voulu situer un courant qui va en fait de la nouvelle figuration au pop. Nouvelle figuration expressionniste qui s'impose fortement dans cette exposition avec les géants de Golub, les personnages visqueux de Dado, les invectives de Arroyo, Recalcati, Gironella, le populisme de Berni. On regrettera seulement qu'il ait inclus dans son anthologie des « néo-figuratifs et popardisants » de la dernière heure. Et si le pop triomphant montre qu'il peut aider certains artistes parisiens à se libérer de tics gênants à la longue (Rancillac), il est un danger pour d'autres qu'il risque de dessécher (Télémaque).

Toutes réserves faites, cette exposition a le mérite, surtout en ces veilles de vacances, d'être fraîche, amusante, follement anecdotique. Qui eût pensé, il y a dix ans, que l'on aurait vu une exposition à la gloire de l'anecdote! Au moment où l'art abstrait triomphe, paraît-il, chez les Prix de Rome, cela ne manque ni de savoir ni d'humour.

Michel RAGON